

TROIS RECETTES  
POUR ÊTRE HEUREUX

Si vous me demandiez quelle était l'affaire très importante qui, en l'an de grâce 1838, me fit passer trois jours dans le joli petit village des Amandiers, je vous répondrais que je l'ai absolument oubliée... J'en ai le droit, puisqu'il y a de cela plus de quarante ans.

Mais si vous informiez du prône que j'entendis, l'un de ces trois jours, dans la pauvre petite église des dits Amandiers, je crois que je vous le réciterais sans broncher, d'un bout à l'autre.

C'est que l'affaire importante avait trait aux intérêts de la terre, intérêts changeants et périssables, tandis que l'humble prône de l'humble curé visait les intérêts éternels de la vie à venir.

Si jamais, comme j'en ai la confiance, j'aborde aux rivages du ciel, c'est à vous que je le devrai, vieux prêtre endormi depuis longtemps à l'ombre du cimetière fleuri des Amandiers, à vous et à votre exquise allocution.

Vous croyiez ne parler que pour vos paroissiens, tous ouvriers ou paysans. Et voici que, parmi eux, conduit par la divine Providence, se trouvait un jeune homme de la ville, presque vieillard aujourd'hui.

Ce jeune homme était chrétien, mais tiède, je le crains. Votre forte et simple éloquence le transporta... elle fit sur lui une profonde impression. Il y a de cela près d'un demi-siècle; et c'est encore à la clarté de cette modeste instruction que je juge toutes choses.

Chers lecteurs des *Petites Lectures*, je ne crains pas de le dire, si vous comprenez, si vous pratiquez ces sages et faciles leçons, non seulement vous vous améliorerez vous-mêmes, mais vous changerez, pour ainsi dire, la face du monde où vous habitez.

Deux mots d'introduction sont nécessaires à l'intelligence de notre prône.

Quand j'arrivai aux Amandiers, un samedi, la cloche du village sonnait à grandes volées.

C'était le soir. La température était délicieuse; un vent sonore et frais agitait le feuillage des frênes et des peupliers. La lune, d'une blancheur éclatante, paraissait et disparaissait tour à tour. Quoique la cloche sonnât le glas, son timbre était si mélodieux qu'il n'avait rien de triste; on croyait entendre, à mesure qu'il se prolongeait, la prière résignée et confiante de tout un peuple chrétien.

Quand, arrivé à la petite auberge de *Sainte-Marthe*, je demandai qui était mort.

"Monsieur n'est donc pas du pays, me répondit-on tout de suite, que monsieur ne sait pas que c'est Paulin?"

"Oui, Paulin l'heureux, dit un vieillard, même qu'il était joliment bien nommé."

Ce vieillard était plein de paroles. Il ne demandait, cela était évident, qu'à me conter l'histoire de Paulin l'heureux, ce qu'il fit, pendant que je débouçais mon sac et que je rangeais mes affaires.

"Mon Dieu, monsieur, me dit-il, je ne sais pas pourquoi j'appelle cela une histoire. Paulin était comme nous tous, au moins en apparence. A ne regarder que le dehors, il a été tantôt heureux et tantôt malheureux. Jamais nous ne l'avons connu riche; jamais, non plus, il n'a mérité son pain. Mais, dame! les mauvaises années, il n'avait pas grand-chose à mettre dessus. Jeanne, sa ménagère, était une digne femme, et aimable, ce qui ne gâte rien... Ils étaient heureux ensemble; leurs enfants étaient de braves enfants. Mais, sur six, ils en perdirent trois; et, un jour, Jeanne elle-même partit pour le grand voyage.

Quand il est mort tout à l'heure, Paulin était vieux, malade, pauvre, isolé. N'empêche qu'il était toujours de bonne humeur. Savez-vous pourquoi?"

"Et, comme j'étais embarrassé pour répondre: "Oh! ne cherchez pas si loin, dit le vieux paysan. C'est que c'était un rude chrétien... Tenez, il n'y a pas une heure, après qu'il eut reçu tous les sacrements, il y avait dans son regard une paix et une joie inexprimables; et je l'ai entendu redire, d'une voix mourante, une parole que j'avais lue, jadis, dans un livre: "O mon Dieu, que vous êtes bon! Je ne croyais vraiment pas qu'il fût si doux de mourir!"

Je me couchai sur cette impression, et, le lendemain, j'allai à la grand'messe.

Je ne m'arrêterai pas à vous décrire le curé.

J'ai eu le bonheur, depuis tantôt septante années que j'habite la machine ronde, de rencontrer beaucoup de bons prêtres. Le curé des Amandiers est demeuré dans mon souvenir comme un excellent parmi les excellents.

J'ajouterai—pour le dire en passant—que je connais beaucoup de bons magistrats, de bons officiers, de bons notaires, de bons négociants, de bons artistes, de bons bourgeois, etc., etc., mais que, s'il fallait décider quelle est la catégorie de citoyens qui fournit le plus de gens distingués et le plus d'hommes vertueux, je n'hésiterais pas à déclarer que c'est la classe des ecclésiastiques... Et dire qu'il y a des gens qui croient—non, ils ne le croient pas; ils le disent—rendre service à la société, en déversant le ridicule, le mépris et la haine sur ceux qu'ils appellent les *calotins*!

Après l'évangile, le bon curé se retourna pour lire les annonces et pour faire le prône. Il ne monta pas en chaire pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'il n'y a pas de chaire aux Amandiers, vu la pauvreté de la paroisse.

L'église, d'ailleurs, est si petite, la voix du curé était si pénétrante, l'attention des paroissiens si religieuse, que pas une des paroles de l'orateur n'était perdue pour aucun des auditeurs.

"Mes enfants, dit donc le curé, l'évangile du

jour—c'était l'évangile de la multiplication des pains—cet évangile est plein d'utiles leçons.

Je le réviserai cependant, pour vous parler du grand événement qui s'est accompli, hier, aux Amandiers.

... Dans la vie, dans la mort de notre bien-aimé Paulin, Dieu nous donne un grand exemple. Nous serions coupables de ne pas nous arrêter pour l'étudier, pour l'imiter surtout.

C'est vous, mes amis, qui aviez surnommé Paulin l'heureux, et qui le nommiez couramment de ce beau sobriquet.

Pourquoi? Est-ce qu'il était riche ou puissant? Vous savez bien que non. Par son travail de chaque jour, il gagnait juste de quoi vivre chaque jour; et il n'était qu'un obscur paysan.

Était-ce un grand savant ou un homme de génie? Non. C'était un homme de bon sens, qui lisait sans prône à l'annoncer, écrivait assez lisiblement, et faisait à peu près correctement, ses quatre règles.

Sans doute sa santé était passable, sa famille honnête et unie. Mais cette santé avait fini par s'altérer, et la mort avait, plus d'une fois, fait des vides cruels dans la chaumière de Paulin l'heureux.

Pourquoi donc était-il si heureux? Écoutez-moi bien, mes bons amis.

Je pourrais vous le dire en un seul mot. C'est que c'était un excellent chrétien.

J'aime mieux vous le dire en trois mots.

C'est 1o qu'il n'était pas ambitieux; 2o qu'il n'était pas égoïste; 3o qu'il n'était pas rebelle à la volonté de Dieu.

1. Il n'était pas ambitieux. Il n'y a pas que les rois, les généraux, les hommes d'État, les politiques qui soient ambitieux.

Être ambitieux, c'est être mécontent de son sort; c'est aspirer à une position plus élevée que celle où la Providence nous a placés.

Je ne veux pas dire qu'il ne faille pas travailler à améliorer cette position. Le père de famille qui, honnêtement, à force d'activité, de travail, d'ingénieuses recherches et combinaisons, arrive à augmenter son petit avoir pour établir ses enfants et réserver quelques ressources à ses vieux jours, celui-là est loin d'être à blâmer.

Mais combien qui, au lieu de s'ingénier, se tourmentent, s'agitent, se plaignent, blasphèment, et demandent avec aigreur pourquoi celui-ci vit grassement de ses rentes, tandis que, eux, vivent péniblement de leur travail.

Cette inquiétude est coupable, puisqu'elle aboutit presque toujours à des murmures contre la divine Providence. Elle a pour effet infaillible de nous rendre malheureux. Comment serait-on heureux, quand on se considère comme un esclave, que l'on ronge son frein, que l'on rêve toujours autre chose et mieux que ce que l'on a! Notre Paulin était loin de cette coupable folie. C'est trop peu de dire qu'il se résignait au rôle obscur que lui avait assigné la Providence. Il aimait son humble condition; il s'y plaisait, il la bénissait, il enseignait à ses enfants à la bénir. Il était ingénieux à en découvrir, à en célébrer les bons côtés.

Assurément il n'avait jamais entendu citer le vers fameux: "Heureux l'homme des champs, s'il connaît son [bonheur]!"

Mais il était cet heureux homme des champs. Quand il se comparait, lui le laboureur, le semeur, le sarcléur, le faucheur, le moissonneur, le vendangeur, lui qui travaillait toujours au grand air du bon Dieu, quand il se comparait aux ouvriers des villes, enfermés dans des ateliers brûlants et quelquefois infects, il élevait vers le ciel une âme reconnaissante.

Si on le plaignait de sa pauvreté, il commençait par s'étonner. Puis il s'indignait. "Que sommes-nous, disait-il, pour blâmer les voies de Dieu? Dieu est bon, il est sage, il est tout-puissant. Ce qu'il fait est bien fait... Est-ce qu'on ne peut pas être aussi heureux en possant sa charue qu'en faisant des écritures, comme M. le greffier; en rendant la justice, comme M. le président du tribunal; même en chassant et en donnant des fêtes, comme ces messieurs du château?"

—Puisque Dieu m'a fait paysan, c'est que c'était pour mon bien, et je l'en remercie. A quoi me servirait de passer les jours et les nuits à jalouser les notaires et les marquis? Si encore cette jalousie devait rendre mon sort plus doux. Au contraire, de doux qu'il est, elle le rendrait amer.

Donc, merci, mon Dieu, de ce que vous avez fait jusqu'ici pour moi. Des bons cœurs que vous avez mis sur ma route, des instants de vrai bonheur que j'ai passés avec ma femme, mes enfants, mes amis, mes voisins, de tout cela, soyez béni mille fois... Et fin de l'ambition!"

2. J'ai dit qu'outre qu'il n'était pas ambitieux, Paulin n'était pas égoïste.

Parce qu'il n'était pas ambitieux, il avait la paix. Parce qu'il n'était pas égoïste, autrement dit parce qu'il aimait son prochain, il goûta la plus grande douceur que l'homme puisse goûter ici-bas: la douceur d'être aimé.

*Egoïsme* vient d'un mot latin: *Ego*, moi, je. L'égoïsme est cette odieuse disposition qui fait que l'on ne pense qu'à soi.

La punition de l'égoïste—sans parler des châtements de l'autre vie—est toute prête: elle sort de l'égoïsme, comme un fruit de sa fleur. Triste fruit! triste fleur!

L'égoïste n'aime personne. Personne ne l'aime. Jamais il ne pense aux autres que pour en faire ses victimes ou ses instruments. On le paye en même monnaie.

Qu'importe que l'égoïste soit riche! Il y a une chose que tout l'or de la Californie ne saurait acheter. C'est le cœur.

Si vous me donnez de bons gages, je puis vous servir. Mais si vous voulez que je vous aime, il faut que vous m'aimiez. Il faut que je découvre en vous un cœur capable de ressentir et d'inspirer de l'affection.

Que de millionnaires qui n'ont jamais eu un

ami!—Paulin, le pauvre laboureur, avait pour amis, non seulement sa femme, ses enfants, ses proches, mais tous ceux du village... Pourquoi? Parce que Paulin les aimait tous. Dans les grandes comme dans les petites choses, il était toujours prêt à s'oublier pour les autres, à se sacrifier aux autres... S'il y avait une bonne place, à l'ombre ou au soleil, selon la saison, un bon morceau à déjeuner ou à dîner, jamais Paulin ne voulait pour lui la place ou le morceau. Sans en avoir l'air, il les réservait pour celui-ci, pour celle-là.

Fallait-il se déranger, se gêner, interrompre son travail ou son repos pour courir chercher le prêtre ou le médecin, veiller un malade, se mettre en quatre pour autrui.—non seulement pour ceux de sa famille ou de son intimité, mais pour le dernier du village, que dis-je? pour un mendiant, pour un passant qu'il n'avait jamais vu, qu'il ne reverrait jamais,—toujours Paulin était présent... Aussi, comme on l'aimait!

C'était sa récompense. D'abord parce qu'il n'y a pas de sentiment plus délicieux au cœur de l'homme que la tendresse et l'affection de ses semblables... Quand Paulin se promenait dans la campagne, ou qu'il traversait les deux ou trois ruelles qui composent le village des Amandiers, il n'était pas un homme, pas une femme, pas un enfant, qui ne lui disaient, du plus loin qu'ils l'apercevaient: "Bonjour, monsieur Paulin!" et cela d'un ton si pénétré, avec un si aimable sourire, que Paulin, en leur rendant leur salut, en avait souvent les larmes aux yeux.

Mais le grand bonheur de Paulin, c'était moins encore d'être aimé que le parti qu'il en tirait, au profit de son cher bon Dieu, comme il disait.

"Ce brave homme de Paulin! Que ferai-je donc bien pour le remercier de tout ce qu'il a fait pour moi?" murmurait continuellement l'un ou l'autre de ses obligés... Et tout de suite chacun se répondait: "Parbleu! ce n'est pas avec de l'argent—que je n'ai pas d'ailleurs—qu'on paye des cœurs comme ce lui de Paulin. Et puis Paulin n'a besoin de rien; il vit de si peu de chose!... Mais, par exemple, si je veux lui faire un grand, grand plaisir, c'est de me ranger; car je ne vis guère honnêtement;—c'est de rendre ce bien mal acquis;—c'est de cesser de travailler le dimanche;—c'est de me réconcilier avec mon frère;—c'est de ne plus lire de mauvais livres;—c'est de ne plus oublier ni la confession annuelle, ni la communion pascale..."

Tous ceux qui se disaient cela n'agissaient pas en conséquence. L'homme est si faible! Beaucoup le faisaient cependant. Et le nombre est considérable aux Amandiers de ceux qui se sont convertis par amour et reconnaissance pour le bon Paulin.

Être aimé de tous! ramener en grand nombre des âmes à Dieu, tel a été le sort, le privilège de notre cher défunt. Comment n'eût-il pas été heureux?

3. J'ai dit enfin que Paulin était heureux, parce qu'il n'était jamais rebelle à la volonté de Dieu.

C'est trop peu dire. Qu'est-ce qui rend l'homme malheureux ici-bas? Qu'est-ce qui, du moins, trouble sa paix et altère son bonheur?—Ce sont les épreuves, les contrariétés, les choses, ou les événements ou les gens qui opposent à votre volonté des volontés contraires. Que de fois alors notre volonté doit céder! C'est pour cette orgueilleuse une défaite, un dessous qu'elle a de la peine à digérer.

Eh bien! il y a un moyen de supprimer absolument cet élément perturbateur de la félicité humaine.

"Rien, dit le catéchisme, rien n'arrive en ce monde, sans l'ordre ou la permission de Dieu."

C'est là une vérité de foi; et l'on ne serait pas chrétien, si on ne la croyait pas.

Paulin faisait plus que d'y croire: il en tirait une conséquence pratique. "Donc, disait-il, les choses les plus pénibles, les plus cruelles, les plus répugnantes ou les plus revoltantes, ce qui nous paraît le plus injuste, tout cela nous devons nous y soumettre, non seulement avec résignation, mais avec joie, mais avec amour.

Quand on aime les gens, rien ne coûte pour eux. On se soumet volontiers à leurs désirs légitimes et raisonnables, et même à leurs caprices.

Pourquoi n'embrasserions-nous pas, avec cette amoureuse conformité, les volontés de Dieu? Nous sommes bien sûrs que lui, du moins, qui est la sagesse par essence, n'a pas de caprices."

C'est ce qu'avait fait Paulin. Quand on s'étonnait qu'il accueillit, d'un front toujours serein et avec une parole de reconnaissance, les plus rudes épreuves, il répondait: "Que voulez-vous! J'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre. Ce qui m'arrive, même de plus triste, c'est ce que je veux. J'ai demandé à Dieu la permission que ma volonté ne fût qu'une avec la sienne. Il veut ceci, ou il veut cela. C'est affaire à lui. Pour moi, s'il le veut, je le veux aussi... J'oserais, moyennant sa grâce, vous délier d'imaginer une chose ou un événement que je n'accueille, non seulement avec résignation, mais avec joie... Tout ce qui vient d'un si bon père n'est-il pas, en dépit des apparences, souverainement sage, aussi bien que souverainement amable?"

J'ai fini, mes chers amis, mon prône.

Je le résume, comme je l'ai commencé, en trois mots.

Voulez-vous être heureux, non seulement pour toujours, dans le ciel; mais même et déjà sur cette terre? Je recommande les recettes suivantes:

1. Soyez content de votre sort;
2. Aimez votre prochain et fuyez l'égoïsme;
3. Embrassez, toujours et quand même, pour y conformer la vôtre, la sainte volonté de Dieu.

(*Petites Lectures illustrées*, 10c le volume in-12.)

LE PLUS BEAU DES LIVRES  
LE CRUCIFIX

DONNANT SES LEÇONS A TOUS

PAR

L'Auteur des "Ferventes Communions".

1 vol. in-18. Prix: 38 cts, relié: 63 cts

PRÉFACE

En donnant à cet opuscule le titre qu'il porte, je ne prétends pas faire croire qu'il est digne en lui-même.—*Le Crucifix est le plus beau des livres.*

Pour comprendre le crucifix il faut le lire, c'est-à-dire, il faut le regarder, le considérer. On rencontre encore en beaucoup d'endroits ce signe de notre salut; mais entre-t-on beaucoup dans les mystères qu'il révèle? Approfondit-on les leçons qu'il donne? Or, c'est pour y engager les âmes pieuses, que j'ai recueilli ici quelques idées. Si l'Esprit-Saint, de qui vient tout don parfait, daigne les bénir, elles ne manqueront pas d'éclairer, de consoler et de fortifier. Le divin Sauveur est notre Maître; puissions-nous comprendre ses leçons, et être fidèles à y conformer notre conduite dans toutes les circonstances de la vie!

En écrivant ces pages aux pieds de Jésus crucifié, je puis dire que le bon Sauveur lui-même les a dictées. Un jour, le cœur plein d'amertume, — qui n'a pas quelquefois des peines qu'on ne saurait confier à personne? — un jour, dis-je, exhalant mes plaintes devant mon crucifix, j'écoutais les consolantes paroles qui semblaient sortir de sa bouche divine.

O Jésus! si l'on savait tout ce que vous dites aux âmes qui vous consultent! Alors, sa bouche entr'ouverte sembla me dire: —*Fais-le connaître.*— Mon Dieu! moi? —*Pourquoi pas?* — Mais je n'en suis pas capable. — *Si je l'en rends capable?*—Ah! Seigneur, rendez-moi digne de contribuer un peu à votre gloire; je serai si heureux!

Je me hasardai donc à écrire cette première partie, qui contient quelques éclaircissements propres à instruire les âmes pieuses, sur les trésors que nous possédons dans l'image de Jésus en croix. Les chapitres qui la composent, bien médités, aideront à mieux comprendre les leçons contenues dans la seconde partie. Ces pages ne sont pas écrites de manière à satisfaire ceux qui cherchent de l'esprit. Le crucifix est bien simple, ses leçons sont pour les simples; ce sont ceux-là que le bon Sauveur a toujours recherchés. Puissions-nous comprendre la beauté de sa morale? Fuissons-nous apprécier la valeur de notre âme rachetée par le sang d'un Dieu, et surtout aimer notre divin Rédempteur, qui s'est livré à la mort la plus cruelle pour nous sauver!

GUERRE  
A  
L'INTEMPERANCE

LISEZ ET MÉDITEZ

BROCHURE PUBLIÉE

AVEC L'APPROBATION DE

Mgr l'Archevêque de Montréal

2ème ÉDITION

Approuvée par son Eminence le Cardinal Taschereau, et par Nos Seigneurs les Evêques des Trois-Rivières, Rimouski, Chicoutimi, St Hyacinthe, Sherbrooke et Pembroke.

Brochure in-12, de 114 pages. Prix: 10 c.